

Derrière la porte rose La grande époque du Roman Porno à la Nikkatsu

Julien Fonfrède

Numéro 196, septembre 2020

Sexe | Pour un cinéma subversif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fonfrède, J. (2020). Derrière la porte rose : la grande époque du Roman Porno à la Nikkatsu. *24 images*, (196), 20–25.



Derrière la porte rose

**La grande époque du
Roman Porno à la Nikkatsu**

PAR JULIEN FONFRÈDE



Dans le Japon des années 1970, la Nikkatsu impose la ligne dure de l'Éros.

→ Le marché sexuel des filles de Noboru Tanaka (1974)

Il est un moment unique, dans la grande histoire du cinéma japonais (et du cinéma en général, d'ailleurs) : l'étonnante décision de l'un des plus grands studios du pays (la plus vieille compagnie cinématographique en existence, 108 ans en 2020), la Nikkatsu, d'arrêter toutes ses productions habituelles pour ne se concentrer que sur le sexe ; pour ne produire que des films *pink*, comme on les appelle là-bas. Nous sommes à la fin des années 1960, et la compagnie, financièrement, va mal. Pour répondre à la crise, cette célèbre major (imaginez l'équivalent de la Warner), décide de se réinventer. Pour ce faire, elle tire les leçons d'une vague déferlante de films sexuels indépendants qui, depuis plusieurs années, prend d'assaut les salles nippones. L'heure est à la libération sexuelle. Les grands thèmes sociopolitiques du moment s'abordent du côté de l'interdit, des histoires coquines qui n'ont pas peur de déranger, voire choquer.

UNE NOUVELLE ÉPOQUE, UNE INDUSTRIE TRANSFORMÉE

La Nikkatsu choisit de s'adapter, mais bien plus drastiquement que les autres studios qui, chacun à leur manière, essayaient aussi de répondre aux goûts changeants du public. Dans les faits, elle met alors fin à tous les contrats signés avec ses réalisateurs vedettes (Seijun Suzuki, en premier), de même qu'avec ses actrices stars (les acteurs aussi, mais dans une moindre mesure). Pour celles-ci, le choix est désormais simple : accepter de se déshabiller devant la caméra ou prendre la porte (Meiko Kaji est la première à partir). En quelque mois, la ligne dure de l'Éros va se mettre en place. La Nikkatsu devient, du jour au lendemain, un seul et unique label : le Roman Porno. Une

aventure folle qui va durer de 1971 à 1988, soit 850 films produits en 17 ans dont une pléthore de chefs-d'œuvre, un nombre incalculable de classiques et autres créations cultes et essentielles.

Que les plus salaces d'entre vous le sachent : les films Roman Porno ne sont pas pornographiques. Loin de là. Censure japonaise oblige, on n'y voit ni parties génitales, ni poils pubiens (le grand tabou, là-bas, à l'époque). Le sexe est par contre au centre de tous les récits et devient le moteur de toutes les psychologies (un sujet de réflexion autant que de représentation). Il est l'arme d'un combat constant contre l'ordre établi, le lieu de résistance à la censure (à l'article 175 du Code pénal japonais qui porte sur l'obscénité publique). Le terme Roman Porno fait d'ailleurs référence à une certaine tradition (vue du Japon) porno littéraire à la française (du Marquis de Sade à Anaïs Nin, en passant par Pauline Réage) et positionne l'esprit du label du côté chic de la culture sexe. Question de bien se démarquer du reste des productions érotiques japonaises du moment, qui sont surtout des films *underground* à petits budgets et esthétiquement bruts, cherchant la confrontation par l'entremise de polémiques idéologiques (de cette période, les films de Koji Wakamatsu et Masao Adachi restent les plus représentatifs).

Le Roman Porno se doit alors de proposer autre chose. Les films vont donc avoir de plus gros budgets (les reconstitutions historiques sont maintenant envisageables) pour rejoindre un plus large public. Fini les films faits pour l'homme japonais qui cherche à se rincer l'œil. Le Roman Porno va viser aussi les couples, de même que les femmes qui vont seules (ou entre copines) au cinéma. Et pour que tout cela marche, les actrices vont être mises de l'avant comme jamais, les films être aussi ambitieux narrativement qu'audacieux formellement. Au sein du studio, la liberté créative va rapidement devenir la nouvelle norme. Pour les réalisateurs (la plupart jeunes, anciens assistants promus cinéastes du jour au lendemain), tout type de cinéma est dès lors envisageable (qu'il soit politique, intellectuel, existentialiste, philosophique, ou plus sale et viscéral vers la fin des années 1980), du moment qu'une scène de sexe ou de nudité est montée à toutes les dix minutes.

TATSUMI KUMASHIRO, PORTE D'ENTRÉE D'UNE CONSTELLATION INFINIE

Cela ne servirait à rien, ici, de rentrer dans les détails des films, de s'arrêter sur tel cinéaste ou telle actrice, car il y en aurait trop. Trop de films majeurs, trop de vedettes, trop de grands auteurs, à ne surtout pas oublier. Au sein de la cinématographie japonaise, le Roman Porno est une constellation fabuleuse, une boîte de pandore qui ne cesse de se laisser découvrir par les cinéphiles du monde entier. Il y a, bel et bien, dans le Roman Porno, des films aussi importants que les meilleurs films de Pier Paolo Pasolini, Dino Risi, Michelangelo Antonioni ou Jean-Luc Godard. On pense à ceux de Noboru Tanaka, par exemple, dont *Le marché sexuel des filles* (1974) ou *Nuits félines à Shinjuku* (1972), et au *Hellish Love* (1972) de Chusei Sone. Il y a aussi une myriade de sous-genres fabuleux, le plus célèbre étant le SM avec ses nombreux films de *bondage* (l'art japonais d'attacher les femmes) avec, en fer de lance du mouvement, les films de

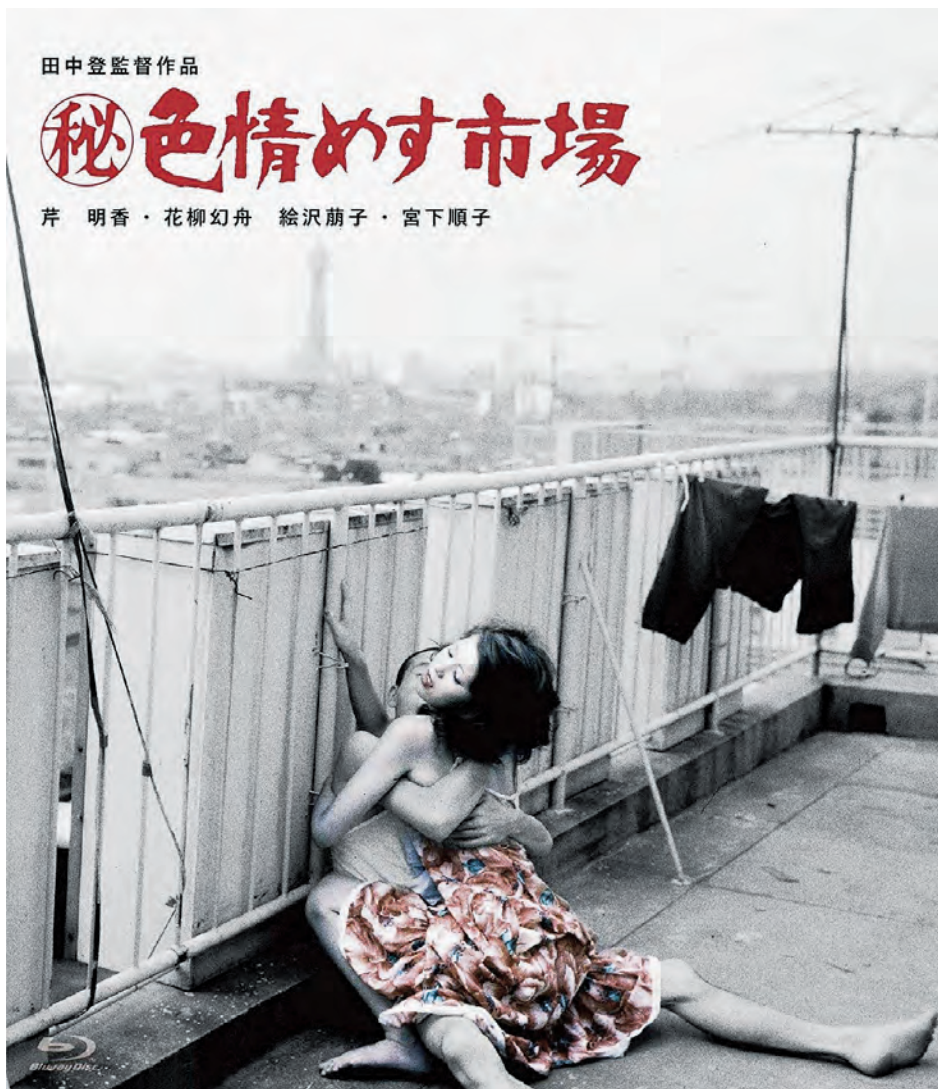
↑ La rue de la joie de Tatsumi Kumashiro (1974)



田中登監督作品

秘色情めす市場

芹 明香 · 花柳幻舟 絵沢萌子 · 宮下順子



↑ Le marché sexuel des filles de Noboru Tanaka (1974)

Masaru Konuma, notamment *Une femme à sacrifier* (1974) et *Fleur secrète* (1974). Il y a enfin toutes ces actrices célèbres telles Naomi Tani (celle qui fuyait le soleil pour que son corps soit le plus blanc possible, et qu'il marque mieux une fois ligoté) ou Junko Miyashita, actrice fétiche du cinéaste Tatsumi Kumashiro, ô combien tragiquement fabuleuse dans son film *La femme aux cheveux rouges* (1974).

Arrêtons-nous tout de même sur Kumashiro justement, dont l'œuvre serait peut-être le meilleur endroit par où commencer l'exploration du label. Ce cinéaste est certainement le plus emblématique de la période, celui qui lança plus ou moins la franchise avec *Lèvres humides* (1972), sur un couple déchiré par l'amour et un crime qu'ils doivent commettre ; celui qui a posé les jalons quant à la manière dont le sexe va être l'outil parfait pour disséquer les angoisses et les refoulés de la société japonaise d'alors. Ses films sont les premiers succès commerciaux du Roman Porno, et ils se retrouvent toujours dans les tops 10 de l'année des critiques locaux. Kumashiro est aussi à l'origine de cet étonnant élan romantique torturé (voir mortifère) qui caractérise tant de productions du Roman Porno dans les années 1970. Ce spleen terrible où s'engouffrent les âmes, mais qui ne saurait néanmoins résister aux plaisirs charnels de deux individus qui, le temps d'une relation sexuelle, n'ont soudainement plus ni passé, ni futur.

C'est cet instant présent du sexe sur lequel le temps n'a plus d'emprise que Kumashiro filmera si sublimement dans *La Rue de la joie* (1974), à travers la dernière journée d'un bordel (ses filles et ses clients) d'un quartier chaud de Tokyo. Le cinéaste est enfin célèbre pour avoir été le plus virulent guerrier face à la censure. Son adaptation libre de *Justine ou les malheurs de la vertu* du Marquis de Sade, *l'Enfer des femmes – forêt humide* (1973), restera à tout jamais dans les annales. C'est là une réaction venimeuse aux nombreux accrochages avec la police dont il était régulièrement l'objet. Dans ce film, un couple de vieux bourgeois cherche à créer un monde de liberté absolue dans un manoir transformé en auberge perdue dans la forêt. Ils accueillent des visiteurs égarés qui, pris au piège, subiront les pires sévices sexuels. Ici, Kumashiro choisira de cacher les parties génitales d'un terrible rectangle noir cachant quasiment la moitié de l'écran. Tel un peintre fou jetant un pot de peinture noire sur sa toile, un geste formaliste magnifique et radical.

Aujourd'hui le Roman Porno n'est plus. Mais la franchise de la Nikkatsu a fait l'objet d'une résurrection en 2016, donnant naissance à des films brillants comme *Antiporno* (Sion Sono) ou *Wet Woman in the Wind* (Akihiko Shiota). Et les films de l'époque n'ont rien perdu de leur force et continuent d'inspirer. En Occident, ils se découvrent encore au compte gouttes, au fur et à mesure des restaurations faites par la Nikkatsu. Un coffret Blu-Ray vient de sortir en France. Parfois, une rétrospective s'organise aux États-Unis. Le Festival du nouveau cinéma et Fantasia en ont montré conjointement plusieurs en 2012. La Cinémathèque interdite, à la Cinémathèque québécoise, a programmé le chef-d'œuvre de Noboru Tanaka, *Le marché sexuel des filles*, en 2016. Ici et là, quelques films passent. Guettez-les dorénavant, car il y a là assurément quelques-unes des plus puissantes créations artistiques à avoir parlé de (et montré le) sexe au cinéma.